

**REBECCA (1940)**  
**un film d'Alfred HITCHCOCK**  
**avec Joan FONTAINE, Laurence OLIVIER, Judith ANDERSON**  
**George SANDERS, Leo J. CARROLL**  
**images George BARNES musique Frank WAXMAN**  
**d'après le livre de Daphné Du MAURIER**

Maxime de Winters, un riche veuf, rencontre à Monte-Carlo dans l'hôtel « Côte d'Azur », l'horripilante Mme Van Hopper accompagnée de sa jeune dame de compagnie, frêle jeune femme pure et innocente. De Winters tombe amoureux de cette jeune personne et, comme dans un coup de tête, l'épouse et l'emmène dans sa demeure ancestrale de Manderley, perdue dans les brumes des Cornouailles. Les premiers contacts avec le personnel du château sont glaciaux. Mme Danvers, la gouvernante, est restée attachée à feu Mme De Winters, la première épouse du maître du lieu, Rebecca, disparue dans des circonstances étranges. Cette dernière lui voue, à titre posthume, une admiration sans bornes et n'accepte pas la nouvelle Mme De Winters, intruse du lieu. Le souvenir de l'épouse disparue continue de hanter le sombre château.

Le moins que l'on puisse dire c'est que la fragile et nouvelle Mme De Winters est plus que décontenancée devant cet accueil, mais avec courage, sensibilité elle va essayer de comprendre et de transformer son mari qui vit dans une sorte d'hypnose larvée, finalement une grande peur.

Truffaut qui adorait ce film, premier grand chef d'œuvre d'Hitchcock, écrivait : « *Plastiquement, il y a un visage immobile et un autre visage qui le terrorise, la victime et le bourreau dans la même image.* » Tout est presque dit dans ce ressenti de mise en scène. Le manoir de Manderley, par son côté à la fois imposant et étrange, parfois lugubre, annonce les maisons de « Psychose » et des « Oiseaux ».

C'est vraiment un film prodigieux d'Hitchcock. La frêle Joan Fontaine s'é gare dans des décors gothiques d'une ampleur et d'une richesse inouïe, avec un jeu stupéfiant sur la profondeur de champ.

Comme dans « Lettre d'une inconnue », elle y est à tout point remarquable, de subtilité et de finesse ; quant à Laurence Olivier, son côté orageux et anxieux est tout aussi bon. Que dire de Judith Anderson, Mme Danvers, sinon qu'elle impose sa présence fascinante, envoûtante. Elle est la projection de l'esprit torturé de Rebecca la défunte, dont on devine l'aura malfaisante à chaque instant.

Si les dialogues parlent d'accident, la façon oppressante qu'a la caméra de traverser le décor durant le récit de De Winters ne laisse aucun doute. Par la

tension sourde qu'il instaure lors de ses aveux sur la mort de son épouse, tout le pan du mythe de Rebecca s'écroule.

Pour ce film Joan Fontaine reçut la récompense suprême de Hollywood. La performance de la comédienne est en effet exceptionnelle : la prude femme traque l'ombre de sa voluptueuse devancière comme on cherche à identifier son propre désir.

Décidément vouloir réduire Hitchcock à un maître du suspense est dommageable, car cet artiste avait si bien compris et montré la complexité de la pâte humaine que l'on peut sans hésiter le ranger parmi les plus grands auteurs du cinématographe.